

Ci-gît la vie : dans la chair du papier

Alphonse Cugier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/896>

DOI : 10.4000/estampe.896

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 82-84

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Alphonse Cugier, « Ci-gît la vie : dans la chair du papier », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 243 | 2013, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/896> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.896>



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

CI-GÎT LA VIE : DANS LA CHAIR DU PAPIER

Michel Haas, musée du Dessin et de l'Estampe originale, Gravelines, 2 février – 28 avril 2013.
Catalogue, texte de Paul Ripoché, Filigranes éditions, 2013. ISBN 9782350462837.

Alphonse Cugier

Des cyclistes, des motards qui filent, la rencontre d'un homme et d'une femme, un couple se tenant par la main et avançant de face, un clarinettiste, un homme saluant, les mains jointes en l'air, un autre levant un verre à votre santé, des amoureux enlacés soudés... Des figures sans leur environnement propre, sans ancrage terrestre, flottant en apesanteur en apparente dissidence sociale, comme si le monde s'était retiré d'elles. Et pourtant ces silhouettes entraperçues, anonymes, respirent les faits et gestes du quotidien : une humanité en mouvement. Dans ces instants fugaces arrêtés se concentrent l'ici, l'immédiat, les travaux et les jours, la solitude, l'attente, l'accueil, le partage et qui sait, des souvenirs et des espérances... Michel Haas a pris possession des cimaises du musée pour y déployer une sélection d'œuvres réalisées au cours des trente dernières années. Accrochées sans cadre aux murs dans un (dés)ordre qui ne tient pas compte des rapports d'échelle, subtiles spéculations spatiales, ces figures, laissées en état de vacance relationnelle, se comportent en embrayeurs d'histoires : un processus constructif transforme le principe de juxtaposition en principe de liaison, d'articulation et de dialogue, geste artistique qui les élève au rang de catalyseur de sensibilité. Des choses vues, croquées sur le vif et transplantées, se profilent en un récit éclaté, elliptique, en une marqueterie romanesque : le vivant, le vivace, rien de la déposition émiettée et froide de la vie, « un présent qui rayonne » selon Gilbert Lascault. Alors que l'époque est à la dissolution du sujet et du lien social, les « murs » de Michel Haas s'inscrivent contre l'inarticulé des rapports humains.

UNE ŒUVRE EN NOIR SEREIN

Riches heures d'un matériau pauvre. Depuis trente ans, les silhouettes, qu'elles soient celles d'êtres humains, de végétaux ou d'objets, restent fidèlement attachées à une démarche plastique originale. Le matériau utilisé accorde à cette peinture (est-ce peinture, gravure ou sculpture ?) un relief que d'autres artistes comme Rebeyrolle, Barcelo et Kiefer, ont aussi expérimenté. Michel Haas pratique un art du peu : un papier sans qualité particulière qui « est, à la fois, son support, son terrain de fouille, matière première », de l'eau, de la colle, du charbon de bois et des soupçons de couleurs. Le papier froissé, déchiré, trituré qui, au fil des heures, se creuse, se fend, se soulève par endroits en séchant, donne naissance à des figures qui, happées dans le cerne du temps, s'assombrissent, se tourmentent. Avec leur ombre complice indispensable, elles se détachent du mur, de la paroi, pourrait-on dire, ressemblant aux représentations stylisées de



Patrick Le Bescont

profil réalisées par des anonymes du paléolithique dans les grottes. Mais bien différentes, ces concrétions ne sont nullement embaumées ou réfugiées dans une intemporalité primitive.

Quant au carborundum (poudre de carbure mélangée à des vernis et des résines et encrée), il permet, sans entailler le métal, d'imprimer des gravures aux noirs profonds d'une plasticité de glaise granuleuse, de terre matricielle : le rugueux, le rêche, le cabossé, marques indélébiles du vieillissement, se trouvent transfigurés. Une sorte d'enjouement, de spontanéité et de sérénité saupoudre l'épure d'un monde en éclosion qui partage le nôtre : ces silhouettes agissent comme des sculptures, « nous pouvons les toucher, les sentir, les ressentir », gestes que de plus favorise l'absence de verre protecteur. Une impression de durée émane de leur fragilité et de leur fugacité. Par quelle opération alchimique ces captations d'instant deviennent les étapes figées d'un mouvement, à l'instar des expériences de chronophotographie de Marey et Muybridge (le cinématographe leur concède le titre de pionniers et les peintres futuristes reconnaissent leur dette à leur égard). Dans les quatre gravures de l'homme allongé et du chat, la surface noire granuleuse, successivement, devient moins dense, s'estompe et se rétrécit : ces variations enclenchent un « bougé de l'homme » : déplacement en quatre arrêts sur images, s'inscrivant côte à côte comme un fragment de pellicule, photogrammes d'un film.

CRÉER, BANNIR LA REPRODUCTION

Michel Haas s'interdit ainsi toute répétition, toute image reparaisante. Une image gravée donne certes naissance à une autre, devient son dispositif de révélation, en même temps que le signe tangible de son existence, de sa présence constamment vivifiée. Décalant les choses, il évite qu'une « représentation »



Michel Haas

trop parfaite, trop fidèle ne redouble l'œuvre première et ne la masque. Permanence dans le changement, diversité dans l'unité, faculté de renouvellement dans la fidélité à soi-même : « recommencer » en se démarquant et parer tout plagiat de soi. Aviver l'invention, créer dans l'instantané, avec parfois des surprises : hommage à ce qui naît et peut s'effacer, au vivant et au périssable. Modestement, avec une délicate insistance, en hôtes engageants malgré la « pauvreté » chromatique du fond, ces figures ralentissent le regard du visiteur, le captent par le souffle de leur apparition, le retiennent et l'invitent à se défaire de cette distraction, ce mal d'indifférence qui gagne en ces temps d'effilochement du tissu social, pour, au contraire, l'accueillir et être accueillies par lui. Ainsi se laissant deviner, tranquil-

lement et sûrement, que ces silhouettes qui ont élu leur présence sur les murs, vivent littéralement, en lisière du réel.

Art d'aujourd'hui et pratique ancestrale, tous deux puisent à la même matière, aux mêmes racines, à la naissance du geste artistique : l'infaillibilité dans la saisie du volume, cette dimension recherchée par chaque artiste, ici dans la chair du papier, à fleur de papier, à même la peau dans ce qu'elle a de plus profond. Michel Haas réconcilie les deux dimensions de la sensibilité poétique, l'une attentive à l'expression spatiale comme totalité accomplie, l'autre au devenir des choses. L'extrême modestie, cette manière qu'à sa « peinture » de ne jamais vouloir s'imposer, suscite des rencontres affectives qui permettent au visiteur de renouer avec l'emprise sensorielle de l'image.

